

PORTRAIT

Marc Lateur, digne héritier de Charles Populer



Verger Haute Tige

Rencontre avec Marc Lateur, dynamique défenseur du patrimoine fruitier wallon et promoteur de variétés résistantes aux maladies pour l'agriculture biologique.

F.O.R. : Marc, pouvez-vous nous retracer votre parcours et nous dire comment vous est venue cette passion des fruits ?

Marc Lateur : je n'ai pas grandi à la ferme, mais mes parents m'ont transmis une sensibilité à la nature et dès mon adolescence, j'ai pris goût à la plantation d'arbres fruitiers. J'ai ensuite entamé des études d'agronomie option horticulture et arboriculture, et j'ai eu la chance d'être embauché par Charles Populer (NDLR : voir page 5) au Centre Wallon de Recherches agronomiques (CRA-W) de Gembloux, sur des programmes de recherches financés par la région Wallonne. Le travail consistait en l'évaluation du matériel récolté par C. Populer et la poursuite des inventaires. Je poursuis depuis ce temps mon travail au CRA-W et assume la responsabilité de la gestion, la caractérisation, l'évaluation et surtout la valorisation de nos ressources génétiques fruitières.

F.O.R. : Comment qualifieriez-vous le niveau de conservation du patrimoine fruitier wallon à ce jour ?

M.L. : d'un côté, un travail considérable de sauvegarde, évaluation et diffusion a déjà été accompli depuis les années 1980. Un certain nombre de variétés anciennes correspondant aux attentes actuelles sont désormais bien diffusées, y compris chez des professionnels pour des projets de transformation, d'agroforesterie ou de parcours pour volailles en bio. Mais la conservation d'une part plus importante du patrimoine fruitier wallon est encore à consolider, notamment en développant le réseau de vergers conservatoires haute-tige répartis dans toute la Wallonie.

Il convient aussi de poursuivre l'évaluation des variétés collectées, qui en fait, doit être continue.

F.O.R. : Travaillez-vous sur la biodiversité des environnements de culture et si oui, comment ?

M.L. : On a été un des premiers à créer un verger expérimental (en 2001), qui intégrait la biodiversité fonctionnelle au niveau le plus élevé. On s'est basé sur la littérature des 10-15 dernières années qui travaillait à chaque fois sur un seul facteur. On a cumulé les facteurs et on a mis en place un verger avec jusqu'à 20 % de la surface en biodiversité fonctionnelle :

haies de noisetiers, sureaux, aulnes (fruits avec beaucoup d'auxiliaires), bandes fleuries aux pieds des arbustes... De nombreuses plantes hébergent des parasites spécifiques contrôlés par des auxiliaires polyphages qui se développent et vont contrôler les ravageurs des autres espèces.

On a pu montrer que dans les dix premières années, il n'y avait besoin d'aucun traitement pour les insectes. Mais aucun agriculteur ne voudrait sacrifier 20 % de sa surface car le foncier est extrêmement cher ici (50 000 à 80 000 € par ha !!!). On a alors travaillé sur des lignes de biodiversité fonctionnelle placées uniquement en inter-rang, entre les passages de roues des machines...

Les résultats sont très jeunes. Selon moi, il sera possible de diminuer fortement les traitements mais on ne pourra jamais ne pas traiter du tout dans une production commerciale.



Marc Lateur au travail d'évaluation dans le verger expérimental d'anciennes variétés, non traité depuis plus de 30 ans

F.O.R. : COMMENT AMATEURS ET PROFESSIONNELS COLLABORENT-ILS EN WALLONIE ?

ML : LES AMATEURS AYANT LE PLUS SOUVENT DES VARIÉTÉS TOLÉRANTES ET DES PRODUCTIONS SANS TRAITEMENT AVEC LEURS VARIÉTÉS, ONT INDIRECTEMENT FAIT PRESSION SUR LES PROFESSIONNELS ET ONT CONTRIBUÉ À L'ÉVOLUTION DE L'ARBORICULTURE.

Il y a aussi une créativité foisonnante chez des amateurs éclairés, qui nous intéresse et que nous cherchons ensuite à valider, pour voir ce qui est transposable. Il est également beaucoup plus facile de tester des choses chez des particuliers qui ont plus de marge de manœuvre. Les collaborations amateurs/professionnels sont encore rares mais vont sans doute se développer très bientôt.

F.O.R. : Pourquoi la sélection moderne a-t-elle autant négligé la rusticité ?

M.L. : C'est très lié aux conditions économiques des dernières décennies. Les produits phytosanitaires coûtaient peu, on était dans la découverte de ces produits qui réduisaient les coûts de production, la productivité était le critère numéro un. Puis on s'est rendu compte des dégâts de ces produits et on a commencé à se poser des questions. La production intégrée est arrivée plus tard, mais ça a pris un temps fou, on n'a changé que quand on a été au pied du mur ! La production fruitière, confrontée aux acariens insensibles aux acaricides, ne s'en sortait plus.

F.O.R. : Quelle est votre vision de l'arboriculture du futur ?

M.L. : Il y a actuellement un marché dominant avec ses règles. Ceux qui dominent vont continuer tant que ça marche. Il y a ceux qui essaient de rejoindre ces « dominants », et il y a les « dominés » surtout dans les pays où le prix de production est élevé, qui ne peuvent plus suivre les prix « globaux » trop bas. Soit ils s'engouffrent alors dans une stratégie de type « club » mais réduisant fortement le degré de liberté des producteurs (seul le club Pink lady fonctionnerait économiquement pour les producteurs), soit ils changent carrément de paradigme : variétés locales, non standardisées... Mais ces stratégies alternatives sont difficiles à mettre en place sur un marché mondialisé.

Il y a plusieurs façons de s'adapter à cette situation. Via la création de l'association « NOVAFRUITS – Patrimoine et création partagée », le CRA-W et le CRRG essaient d'offrir des clés pour concilier haute qualité et rentabilité économique en développant notamment des programmes de sélection participative qui commencent à offrir quelques nouvelles variétés intéressantes.

Il y aura toujours une dichotomie entre des produits « pas chers » et d'autres gammes de produits de plus haute qualité, avec tous les intermédiaires. La production bio doit évoluer vers le choix de variétés plus robustes qui nécessitent moins de traitement. A l'autre extrême, il y a des agro-écosystèmes plus durables constitués de vergers hautes-tiges pâturés, avec variétés tolérantes qui produiront des rendements relativement faibles, mais des fruits non traités. La transformation jouera un rôle important, avec des produits originaux, et on aura besoin de créativité « commerciale ».

Propos recueillis par Martin Lacroix

LA CONSERVATION DU PATRIMOINE FRUITIER WALLON

par FOR et Marc Lateur

La Wallonie n'a pas échappé à l'érosion générale de la diversité des plantes cultivées. Après l'âge d'or de la création de variétés fruitières en Belgique qui s'étend de 1760 à 1850, le pomologue Gilbert (1874) recensait environ 1100 variétés de poires et une soixantaine de pommes issues d'obteneurs belges, sans tenir compte des variétés locales dites "paysannes".

André Leroy (1867, 1869, 1873) dans son Dictionnaire de Pomologie décrivait 915 variétés de poires et 527 variétés de pommes. À Liège, les pépinières Galopin (1871) commercialisaient à cette époque environ 700 variétés de poires et 400 variétés de pommes et en 1895 les célèbres « Établissements Horticoles Simon-Louis Frères » en Lorraine, publiaient leur catalogue où sont mentionnées pas moins de 900 variétés de pommes et 750 de poires, 198 de prunes, 197 de cerises, bigarreaux, amarells, griottes et 183 de pêches, brugnons et nectarines. Un demi-siècle plus tard, au catalogue de 1942 des célèbres pépiniéristes Chotard de Gosselies, on retrouvait encore 100 variétés de poires et 100 variétés de pommes. En 1985, les mêmes pépinières Chotard ne proposaient à la vente plus qu'une vingtaine de variétés de poires et de pommes...¹

L'IMPULSION DE CHARLES POPULER

Dès 1975, ce chercheur en phytopathologie met en place un programme de recherche précurseur au niveau européen, intitulé « Ressources génétiques et résistance aux maladies des arbres fruitiers ». Il lance pour ce faire une grande collecte dans tout le pays, innovant là aussi dans la méthodologie employée : en parallèle de la prospection dans les collections fruitières des établissements de recherche et d'enseignement, il utilise les médias pour faire un appel au grand public.² Le succès de cette démarche est inespéré : des centaines de personnes proposent des bois de variétés locales et révèlent ainsi la diversité des variétés paysannes, encore présentes mais en grand danger.

Des moyens supplémentaires sont octroyés à Charles Populer et un verger conservatoire est mis en place à Gembloux. Les variétés s'y côtoient, avec le choix de les y laisser sans aucun traitement, ce qui permet de comparer leur tolérance aux maladies, en plus de leurs autres caractéristiques. Le verger comprend à ce jour plus de 3300 introductions fruitières (plus de 1600 introductions de pommiers, plus de 1100 de poiriers, 350 de pruniers, 90 de cerisiers, 50 de pêchers et depuis peu 80 de vignes) et est un des plus importants d'Europe. Parmi ces accessions, on dénombre une majorité de variétés belges, qui peuvent être catégorisées de la manière suivante : variétés d'obteneurs, variétés paysannes nommées, variétés sans dénomination recueillies dans les vergers locaux, variétés d'origine étrangère cultivées de longue date en Belgique. Pour des raisons de place, toutes ces introductions sont réalisées sur porte-greffe basse-tige, ce qui ne convient pas à toutes les variétés (pour les poiriers, greffés sur cognassier, un intermédiaire de greffe est parfois utilisé).

CONSERVATION IN SITU ET VALORISATION

En parallèle de ce collectage et de cette conservation dite en conservatoire ex situ (hors de la zone d'origine des variétés), d'autres programmes sont initiés pour consolider la protection du patrimoine fruitier wallon. Car en termes de stratégie de conservation, la concentration de variétés ou espèces en un seul lieu est très risquée.

À partir de 2005 est donc progressivement constitué un réseau de vergers conservatoires à travers toute la région. L'objectif

est de dupliquer la collection de Gembloux, mais aussi de remettre en valeur dans chaque verger le patrimoine fruitier propre à sa petite région. En 2012, 60 vergers sont implantés ou restaurés sur le territoire, totalisant 4 500 arbres et 1 500 variétés et sous-types.³ Le défi est de pérenniser dans le temps l'investissement de groupes locaux pour entretenir ces vergers.

Au travers du projet Biodimestica et d'autres programmes européens, une coopération se met en place entre la région des Hauts de France et la Wallonie, qui présentent une part commune dans leur patrimoine fruitier. La valorisation

des variétés anciennes les plus tolérantes aux maladies auprès des professionnels et amateurs nécessite une collaboration étroite entre chercheurs, agriculteurs et amateurs passionnés. De nouvelles variétés sont également créées à partir de variétés anciennes, pour mieux répondre aux attentes des professionnels.

Les échanges suscités par les projets suscitent une émulation très profitable entre producteurs des deux pays.

Les pépiniéristes sont partie prenante de ces programmes et facilitent la diffusion des variétés, en les intégrant à leurs catalogues.

AUJOURD'HUI

Grâce à tous les efforts accomplis depuis 1975, la Wallonie est parvenue à mettre en place une bonne organisation pour la sauvegarde de son patrimoine fruitier. La sensibilisation du public quant à l'importance de ce patrimoine est importante. Les pépiniéristes diffusent largement un bel échantillon de variétés anciennes fruitières. Les agriculteurs en utilisent également une partie et leur intérêt est grandissant pour les nouvelles créations variétales.

C'EST BIEN GRÂCE AUX ANCIENNES VARIÉTÉS ET AUX ESPÈCES SAUVAGES QU'ON PEUT ESPÉRER RÉINTRODUIRE DE LA RÉSISTANCE DANS LES CULTIVARS UTILISÉS EN PRODUCTION COMMERCIALE.



Ancien verger haute tige à l'abandon

DEMAIN

La pérennité d'un réseau de vergers conservatoires nécessite un minimum de moyens pour assurer le suivi du dispositif, accompagner dans la durée les groupes locaux qui entretiennent les vergers. L'entretien et valorisation possible par des agriculteurs semble une piste intéressante. La conservation de ce réseau de vergers peut sembler moins prioritaire que l'évaluation des variétés, la création variétale et la formation pour faire évoluer la production professionnelle vers une arboriculture sans produits phytosanitaires.

C'est pourtant bien grâce aux anciennes variétés et aux espèces sauvages qu'on peut espérer réintroduire de la résistance dans les cultivars utilisés en production commerciale. Cette diversité issue du passé est la sécurité de la ressource alimentaire de demain.

Et la richesse historique et culturelle associée à toutes ces variétés ne doit pas être oubliée : à elle seule, elle justifie la préservation à long terme de cette diversité.

Espérons que le gouvernement et les collectivités mettent en œuvre les moyens nécessaires à la poursuite de cet impressionnant travail déjà mené par le CRA et ses partenaires.

Une aide à la sauvegarde de fruitiers anciens

Depuis 2016, une aide de l'État a été instaurée pour favoriser la mise en place de vergers de variétés anciennes. Les conditions d'octroi de l'aide sont les suivantes :

- Au moins 15 arbres haute tige.
- Les variétés ou espèces fruitières doivent faire partie de la liste élaborée par le CRA-W de Gembloux.
- Respecter les distances de plantation préconisées pour les différentes espèces.
- Entretenir les arbres au moins une fois tous les 10 ans.
- Les protéger contre le gibier ou le bétail.

Une aide de 12 € par arbre planté est octroyée, avec un plafond de 200 arbres par bénéficiaire et par an.⁴

NOTES

1. Hardenpont et ses successeurs. *Au fil des saisons, coup de coeur hiver-printemps 2015*. www.fwhnet.be/
2. Hommage à Charles Populer. *Au fil des saisons, coup de coeur automne 2012 – Hiver 2013*. www.fwhnet.be

3. Courtens Bénédicte. L'importance du Réseau Wallon des Vergers Conservatoires et la conduite en axe vertical des arbres fruitiers hautes tiges. *Au fil des saisons, coup de coeur printemps 2011*.
4. Site web www.biodimestica.eu.

RÉSISTANCE : MONOGÉNIQUE OU POLYGÉNIQUE ?



La tolérance des plantes aux maladies est notamment conférée par la présence de certains gènes ou groupes de gènes sur les chromosomes des plantes.

Les chercheurs localisent donc les emplacements des zones responsables de la résistance chez des variétés repérées comme les plus résistantes, pour différentes maladies. Ils cherchent ensuite par différents moyens à les transférer à d'autres plantes pour leur conférer cette résistance. On parle de résistance monogénique lorsque la résistance est liée à un seul gène¹. Elle est alors plus facilement contournable par les maladies qui évoluent constamment.

Un exemple : le gène Vf² est un gène de résistance à la tavelure, repéré chez un pommier d'ornement japonais, *Malus floribunda*, dont les fruits sont petits et immangeables pour l'Homme. On a donc tenté (par croisements dirigés) de transférer ce gène à des pommes plus appétantes. D'autres résistances plus complexes à la tavelure ont ensuite été découvertes chez certains cultivars de pomme cultivée ou certaines espèces de pommiers sauvages.

La variété Coxybelle récemment créée a pour ascendant une variété locale à résistance polygénique ('Président Van Dievoet'RGF-Gblx) et une variété tchèque comportant le gène Vf.

1. Pour être tout à fait exact, c'est lorsqu'elle est liée à un seul locus sur le chromosome.
2. Vf : « V » pour *Venturia inaequalis*, le nom scientifique de la tavelure, et « f » pour *Malus floribunda* sur lequel il a été localisé pour la 1^{ère} fois.



De gauche à droite : Contrôle de l'identité des variétés de poires de la collection du CRA-W à Gembloux / Essais d'évaluation de la qualité gustative d'anciennes variétés de poires à cuire / Conduite en axe vertical des vergers conservatoires hautes tiges